Médiévales

Langues, Textes, Histoire

75 | automne 2018

Traductions du Moyen Âge

Traduire au Moyen Âge, traduire le Moyen Âge

Laurence Moulinier-Brogi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/8973>

DOI : 10.4000/medievales.8973

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 5-10

ISBN : 978-2-84292-861-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Laurence Moulinier-Brogi, « Traduire au Moyen Âge, traduire le Moyen Âge », *Médiévales* [En ligne], 75 | automne 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8973> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.8973>

Tous droits réservés

Laurence Moulinier-Brogi

Traduire au Moyen Âge, traduire le Moyen Âge

La pratique de la traduction au Moyen Âge, en particulier en langues vernaculaires, est l'objet dans toute l'Europe d'un intérêt croissant, qui a largement dépassé le premier cercle des seuls linguistes. Il ne s'agira pas ici de présenter un état de la recherche et des initiatives (colloques, publications, bases de données, projets ANR, etc.) à ce sujet, tant ce champ est foisonnant. On trouvera d'un article à l'autre ici réunis des informations bibliographiques suffisantes pour le lecteur désireux d'en savoir toujours plus. Pour ne pas alourdir un recueil déjà riche, on se contentera de rappeler que cette livraison de *Médiévales* est le fruit d'une journée d'études, tenue à Lyon le 12 janvier 2018 dans les locaux du CIHAM (UMR 5648), qui s'était donné un double objectif : réunir autour d'un même objet de réflexion littéraires et historiens, dont les champs respectifs sont souvent perçus comme des vases non communicants, et aborder la vaste question des traductions sous un double angle d'attaque, en diachronie et en synchronie. Ainsi s'explique à la fois la variété des documents abordés, des actes de la pratique à la chanson de geste en passant par les traités d'uroscopie, mais aussi celle des langues considérées : plutôt qu'entrer à nouveau dans le débat entre diglossie et bilinguisme pour qualifier la civilisation de l'Occident médiéval, on a préféré mettre en lumière l'interlinguisme du Moyen Âge.

Jean-Louis Gaulin nous introduit à la documentation comptable des États de Savoie, dont la langue administrative fut longtemps le latin. Or, dans cette région à la situation étonnante d'un point de vue linguistique, tiraillée entre franco-provençal au nord et piémontais au sud, l'examen de documents comptables inédits, dans lesquels la langue vulgaire fait irruption, lui permet d'apporter une importante retouche à l'idée reçue selon laquelle le latin aurait été la seule langue d'expression du pouvoir savoyard. En s'attachant à comparer un court mémoire anonyme en latin conservé aux Archives nationales avec sa version en français, Alexis Charansonnet

révèle pour sa part en quoi peut consister parfois la « traduction » ; en l'occurrence, en 1297, dans un contexte de propagande des officiers français en faveur du rattachement de Lyon, évêché impérial, à la royauté capétienne, la traduction de ce document relaie la diffusion de l'autorité royale en assurant une démonstration aussi simple que capitale : prouver « que Lyons est du royaume de France et li premiers sieges d'archevesque qui sont el roiaume de France ».

Jérémie Rabirot, quant à lui, étudie la traduction en vulgaire et la retranscription de documents latins dans la *Nuova cronica* du chroniqueur-marchand Giovanni Villani († 1348), dont une des particularités est l'insertion de documents exogènes (un peu à la manière de Joinville incorporant le texte de l'ordonnance de 1254 à sa *Vie de saint Louis*¹). Par l'étude des objectifs et des principes de traduction mis en œuvre, cet article met en lumière les enjeux politiques et sociaux qui ont pu amener Villani à rechercher, (faire) traduire et recopier des documents officiels (bulle pontificale, échanges de chancellerie ou traité d'alliance). L'époque est alors à l'intensification de la communication politique en vulgaire dans les cités communales d'Italie, et les particularités de l'œuvre de Villani sont à mettre en perspective avec l'essor contemporain des vulgarisations de statuts communaux.

Les implications politiques ne sont pas non plus absentes des traductions réalisées en Castille au XIII^e siècle dans l'entourage du pouvoir (Ferdinand III, Alphonse X et Sanche IV), qu'étudie Carlos Heusch, caractérisées par leur caractère programmatique et la primauté donnée au didactisme d'inspiration orientale. L'auteur analyse le *modus operandi* de ces translations, notamment celles qui ont été faites sous l'égide d'Alphonse X, avant de montrer entre autres qu'avec Sanche IV la Castille s'ouvre à une nouvelle vague de traductions tournées vers la « matière de France », qui produira les premières œuvres castillanes aux accents arthuriens comme le *Chevalier Zifar* ou le premier *Amadis de Gaule*.

Outre les contextes, il convient aussi de s'interroger sur les méthodes et les écueils des traducteurs. Marylène Possamai-Perez recherche pour sa part les sources de l'auteur anonyme qui, au début du XIV^e siècle, a livré la première traduction complète en langue vernaculaire des *Métamorphoses* d'Ovide : elle montre qu'il connaissait assez le latin pour le traduire fidèlement, en s'aidant parfois, pour choisir ses mots, des gloses interlinéaires du manuscrit médiéval des *Métamorphoses* qu'il utilisait. Il pouvait aussi s'appuyer sur d'autres textes antiques et disposait de versions romanes antérieures de la fable – autant d'écrits lui permettant d'amplifier le texte d'Ovide –, ce qui ne l'empêchait pas de faire preuve d'originalité par rapport à ses sources.

1. Voir JOINVILLE, *Vie de Saint Louis*, éd. J. MONFRIN, Paris, 1995, nouvelle éd. 2002.

Plus encore que celle des sources, c'est la question des ressources des traducteurs qu'abordent plusieurs articles, incidemment ou non. Les gloses latines de caractère linguistique, par exemple, élément fondamental des commentaires d'Ovide au Moyen Âge, ont sans doute également joué un rôle dans les traductions auxquelles s'intéresse Irene Salvo García, celles des *Métamorphoses* en langue d'oïl et en castillan, apparues dès la fin du XIII^e siècle et insérées dans des œuvres bien plus amples à caractère historiographique et chrétien, telles la *General estoria* (1270-1284) d'Alphonse X et l'*Ovide moralisé*. Ces traductions n'en sont pas moins très littérales, et une bonne illustration en est fournie ici par la traduction du lexique relatif à la mythologie et aux noms de plantes, qui a pu poser aux traducteurs des problèmes de compréhension mais aussi de recherche d'équivalents.

De tels problèmes de terminologie traversent l'histoire de la littérature technique ou scientifique en langue vulgaire, et Laurence Moulinier-Brogi procède par sondages dans le vaste champ appelé *Fachliteratur* en allemand, en s'intéressant aux difficultés soulevées par la traduction de noms d'espèces locales, notamment végétales, par la transmission fidèle des noms de couleurs d'une aire linguistique à une autre, ou encore par l'adoption de nouveaux substantifs introduits par les traductions arabo-latines en matière de science des astres à partir du XII^e siècle. Elle rappelle au passage combien le gisement textuel constitué par les glossaires, les listes de synonymes ou autres lexiques, encore à défricher malgré de récentes avancées, a pu être d'un précieux secours pour les lecteurs du Moyen Âge, et peut l'être encore pour les modernes. En complément des questions liées à la transposition du particulier à une échelle plus large, générale, voire universelle, celle de la capacité du vulgaire à se faire langue de science et secréter un lexique savant est également abordée ici par Marie-Pascale Halary, à partir d'un second observatoire offert par la littérature spirituelle du Moyen Âge. Son étude porte sur une traduction de la deuxième moitié du XII^e siècle, en dialecte lorrain, de la *Lettre aux frères du Mont-Dieu* du cistercien Guillaume de Saint-Thierry († 1148). Après avoir rappelé les principales caractéristiques des translations monastiques de l'époque, elle examine les modalités de la mise en roman de ce texte spirituel et se concentre sur la traduction du binôme de substantifs *animal/animus*, pour démontrer l'existence, à une date ancienne, d'une scripturalité vernaculaire savante qui n'était peut-être pas destinée à un public laïque : elle confirme ainsi à son tour que l'essor des langues vulgaires à partir du XII^e siècle ne saurait s'expliquer seulement par l'ignorance du latin, et combien, depuis le haut Moyen Âge, ont pu subir de torsions les équivalences établies entre, d'une part, clerc et *litteratus* et, d'autre part, laïc et *illiteratus*².

2. Voir notamment H. GRUNDMANN, « *Litteratus-illiteratus*. Der Wandel einer Bildungsnorm vom Altertum zum Mittelalter », *Archiv für Kulturgeschichte*, 40 (1958), p. 1-63.

Poésie, botanique, zoologie, médecine ou astronomie et astrologie médiévales ont donc pu poser avec force des questions d'interprétation en synchronie, qu'elles continuent de poser en diachronie. Car traduire n'est pas seulement risquer de trahir : c'est avant tout « trans-dire », c'est-à-dire tenter de franchir d'une part des frontières linguistiques, en forçant des serrures syntaxiques ou en forgeant un lexique recevable par le lectorat visé, et traverser d'autre part l'épaisseur des siècles. Sur cette dernière question bien évidemment inépuisable dans ce volume, deux éclairages sont apportés à partir de matériaux littéraires très différents, d'un côté un gisement de textes longtemps minorés ou tenus pour anecdotiques, à savoir la littérature obscène ou érotique³, et de l'autre un monument comme la célèbre *Chanson de Roland*.

La difficile question du nom de la chose trouve une illustration originale avec l'article de Corinne Pierreville, qui montre que la plupart des difficultés inhérentes à toute entreprise de traduction s'accroissent quand le texte-source relève d'une littérature s'attachant à l'évocation du désir et du plaisir sexuel, et du sexe tout court⁴. Pour constituer une anthologie de la littérature érotique – pour ne pas dire parfois égrillarde, voire obscène – du Moyen Âge, la nécessité de la traduction s'est imposée à l'auteure afin d'éviter de surcharger les textes de notes sémantiques, tant la langue médiévale est devenue étrangère au lecteur contemporain. Mais comment traduire ? Quels termes existant en français moderne fallait-il garder ? Quels étaient les mots exigeant d'être traduits ? Des exemples précis lui permettent de justifier les choix qui ont été les siens tout en évoquant les obstacles qu'elle a rencontrés et, en particulier, des doubles sens résistant à toute tentative satisfaisante de traduction.

Pour finir, l'importante étude de Christopher Lucken présente les nombreuses traductions rythmées ou versifiées de la *Chanson de Roland* réalisées entre la publication du texte par Francisque Michel en 1837⁵ et la fin de la Première Guerre mondiale, autant de versions qui tâchèrent de répondre au titre qui avait été donné à cette chanson de geste⁶, et d'en rendre d'une manière ou d'une autre le caractère supposément lyrique. Après avoir

3. Saluons de ce point de vue le caractère pionnier de l'œuvre de Pierre BEC, *Burlesque et obscénité chez les troubadours : pour une approche du contre texte médiéval*, Paris, 1984, et, dans une perspective tout à fait différente, de l'ouvrage de D. JACQUART et C. THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, 1985.

4. Voir à ce sujet le court et stimulant article érotico-philologique de T. STÄDTLER, « Du vit et de la coille », *Revue de linguistique romane*, 59 (1995), p. 131-135.

5. Ms. Oxford, Bodleian Library, Digby 23, f. 1r-72r (2^e quart du XII^e s.) ; voir *La Chanson de Roland ou de Roncevaux du XI^e siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque bodléienne à Oxford par Francisque Michel*, Paris, 1837.

6. Rappelons qu'aucun des manuscrits connus ne porte ce titre, mais que la version dite de Lyon se termine par : « Ci fenit li chançons des douez combatant / Explicit la desconfite de Roncevaux » (ms. Lyon, BM, 743, f. 1r-60r).

tenté de préciser ce qui avait amené ses premiers traducteurs à en conserver la dimension chantée (dans un contexte dominé par la défaite de 1870 et un désir de revanche), l'article rappelle les arguments avancés par Bédier pour la traduire en prose plutôt qu'en vers, et s'efforce d'expliquer les motivations et les enjeux de sa décision : si Bédier conservait le titre⁷, il brisait le lien que l'on avait établi entre la *Chanson de Roland* et la *cantilena Rolandi* que, selon un chroniqueur du XII^e siècle, un jongleur aurait entonnée lors de la bataille d'Hastings pour galvaniser les soldats – en 1066, soit près de trois siècles après Roncevaux ! Avec Bédier, tout ne finit pas par des chansons... Quoi qu'il en soit, dans le cas de la *Chanson de Roland*, la question de la transposition d'une œuvre se double de celle du changement de forme d'un texte, autre moment de risque de perte de substance, mais c'est bien une même interrogation qui sous-tend les contributions rassemblées ici, par-delà des types de textes et des langues cible envisagées : comment traduire, voire « traduire ou ne pas traduire⁸ », telle est la question.

Laurence Moulinier-Brogi - Université Lumière-Lyon 2, UMR 5648 (CIHAM)

7. *La Chanson de Roland*, éd. J. BÉDIER, Paris, 1922.

8. On ne résiste pas ici à l'envie de parodier Shakespeare, sur les traces d'A. CORBELLARI, « Traduire ou ne pas traduire : le dilemme de Bédier. À propos de la traduction de la *Chanson de Roland* », *Vox romanica*, 56 (1997), p. 63-82.